

Et ça a marché aussi comme ça ! 25. 9. 2020

Le masque, que je sais nécessaire mais qui me déprime, le masque embué, la pluie battante soudain, le fait de me retrouver sans parapluie que de toute façon je n'aurais pas pu porter, le vent, le froid très brusque, la charge des livres et cahiers occasionnée par les navettes entre les deux sites de mon établissement scolaire distants et par le fait de prendre les transports en communs, le bras cassé à vie qui porte, l'encombrement de l'écharpe et du manteau mis sans transition puisque la veille encore c'étaient les habits d'été, la sensation d'être ainsi devenue un bibendum, la fatigue d'une très grosse journée, l'automne mort-né à cause du réchauffement climatique plus que sensible partout autour de moi qui aime le vert du Nord, la crise générale du pays, l'épidémie, la fonction de juré aux Assises, la nécessité de rendre d'urgence des documents à la Bibliothèque Universitaire, l'envie de pleurer, le sentiment que devant moi ce sera toujours comme cela et dans la solitude, un apitoiement idiot sur moi : « C'est la misère ! » me crie un homme dans la rue, mi-compatissant, mi-amusé, comme je passe à quelques mètres de lui, les cheveux plaqués par l'eau et le maquillage défait. Je ris !

J'avance, avance, avance, m'engage sous la pluie, dans la pluie, marche marche marche, ne me pose plus de questions, ne recherche pas de mieux-être, accepte que tout soit mouillé et que mon emploi du temps sombre dans tout cela. Je ne demande aucune compassion de personne, y compris de la vie, ne dis rien dans le dialogue intérieur à personne pas même à moi. Je marche, marche, marche vers chez moi. N'ai-je pas la chance de disposer d'un lieu d'accueil et de temps libre ? Cela me paraît loin, chez moi. Cela me paraît court, la soirée. Aucune importance, je marche, je marche, je marche.

Chez moi ! Je pose tout et fais les communs propres. Je range mes affaires si nombreuses portées jusqu'ici. Je change d'habits et les choisis à la fois nobles et douillets et propres au mouvement, je fais un shampoing et me remaquille. Cela me prend une heure. Il est 18h, je commence une nouvelle journée, avec un repas léger qui relaye celui de la veille même heure. Je ressors vers la bibliothèque encore ouverte, mets tout en ordre avec une jeune femme toute belle en son gilet doux très épais, bien ample, sur caraco raffiné, retrouve le sourire avec le gardien dont la parole souriante me réconforte, et me mets à mes corrections. Il est tard, je m'arrêterai encore 10 minutes, avec la Vie, portée par mon éléphant pour gosses et le Notre Père en grec de la délicieuse absence.

La journée a eu sa rectitude et moi, en elle, l'ai gardée. Je suis naïvement mais légitimement fière de moi.

C'est allé sans que je râle, sans que je dise même quoi que soi, ni aux autres, ni à la Vie, ni à moi-même. C'est allé au moins aussi bien que quand je râlais, appelais à témoin les autres, au secours la Vie, au sursaut d'être celle que je suis. C'était lisse, sans compter, juste dans le « C'est, avance dedans ». Et ce fut bien traversé et je suis presque tout bien. Presque ? Oui : dormir encore et prendre du temps pour être priée.